

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1920)
Heft: 36

Artikel: Le sentiment filial et la religion
Autor: Bovet, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380023>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE SENTIMENT FILIAL ET LA RELIGION

L'enfant songe à son père et se tourne vers Dieu.
V. HUGO, *Le mariage de Roland*.

La courte étude que j'ai publiée sur l'origine du sentiment religieux dans un précédent numéro de cette revue (1) m'a valu avec quelques-uns de mes lecteurs un précieux échange de vue. Celui-ci a abouti à confirmer les hypothèses que j'émettais et à en étendre la portée, de sorte qu'il me paraît intéressant de soumettre de nouveau à la critique bienveillante d'hommes compétents ce développement des idées qu'ils ont contribué à faire mûrir. On voudra bien excuser ce qu'auront d'un peu décousu ces notes complémentaires.

Rappelons d'abord brièvement la pensée maîtresse de notre étude : Le sentiment religieux est en rapport particulièrement étroit avec la piété filiale. L'amour, ou comme on dit couramment : l'adoration de l'enfant pour ses parents crée des valeurs absolues, le petit homme attribue d'abord aux êtres chéris qui l'entourent des perfections multiples, et même toutes les perfections qu'il peut concevoir. Mais l'expérience venant chaque jour contredire ces affirmations, une crise survient fatalement, crise intellectuelle et affective à la fois, dans laquelle sombrent les croyances que l'enfant nourrissait au sujet de ses parents et, en partie aussi, ses senti-

(1) N° 32, juillet-octobre 1919.

ments dans ce qu'ils avaient d'unique et d'absolu. Toutefois les sentiments d'adoration filiale et la traduction qu'ils s'étaient donnée dans le plan des idées ne disparaissent pas pour autant. Ils continuent bien plutôt de vivre mais en s'attachant à un objet nouveau et transcendant, ce « Père » lointain, auteur de toute vie ou même de toutes choses, que la réflexion philosophique de l'enfant laissé à lui-même, ou la tradition religieuse de son entourage, l'ont amené à reconnaître. Le sentiment religieux, c'est donc dans son essence et dans son origine le sentiment filial dévié de son objet primitif.

I

L'existence même de la crise que nous avons signalée et dont nous fixions approximativement la date entre 4 et 6 ans nous a été confirmée de plusieurs côtés par des lecteurs qui ont interrogé à ce sujet leurs souvenirs d'enfance.

L'un d'eux, aujourd'hui docteur en médecine, se rappelle distinctement comment vers l'âge de 7 ans il fut pris d'un besoin persistant de mettre à l'épreuve l'omniscience de son père en sollicitant des explications sur les sujets les plus divers.

Quand le bambin lui demanda de lui expliquer la marche d'une machine à vapeur, le papa ne se tira pas mal d'affaire, mais lorsqu'à l'interrogatoire suivant il fallut rendre compte du fonctionnement d'une trompette, le résultat de l'examen fut moins brillant. Cet échec volontairement provoqué par les « colles » qu'il avait posées à son père fit à l'enfant une impression profonde.

D'une attitude délibérément critique à une attitude plus ou moins consciemment hostile le passage est imperceptible. Comme nous avons noté la coïncidence de la piété filiale avec l'éveil de la curiosité sexuelle, les disciples de Freud se demanderont si ce n'est pas aussi vers le même temps que se manifeste normalement le fameux « complexe d'Oedipe », dont l'hostilité de l'enfant à l'égard de son père est partie intégrante.

Mais l'attachement exclusif du tout petit à sa mère et la jalousie qui en est la conséquence doivent, si l'on peut adopter les thèses freudiennes, être antérieurs à la crise dont nous parlons. Celle-ci en effet suppose que l'enfant a déjà transféré sur son père quelque chose de l'adoration qui primitivement se dirigeait sur la mère seule, et d'ailleurs la perfection de celle-ci est en cause autant que celle du père.

Parmi les perfections que l'enfant confère à ses parents et qui, après la crise, demeureront des attributs divins, nous avons signalé d'abord la toute-science, la toute-puissance et la toute-bonté. A la toute-science nous avons rattaché l'ubiquité dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire l'éternité et l'omni-présence, mais pour ce dernier attribut nous avons été très prudents. « Il est difficile peut-être, disions-nous, de prouver qu'il y a une époque de sa vie où l'enfant conçoit positivement que ses parents sont présents partout : le témoignage de ses sens contredit trop manifestement cette assumption ». Notre scrupule était excessif ; le récit suivant que je dois à une lectrice le montrera :

« Quand j'étais petite (4 ou peut-être 3 ans et demi) nous habitions une maison à deux étages et mon père avait son cabinet de travail au deuxième séparé du reste de la maison par diverses portes capitonnées — ce qui se conçoit, avec sept enfants. J'étais têtue et je supportais malaisément l'autorité d'une de mes sœurs qui à table était préposée à mon éducation. Quand une fois s'engageait entre nous une discussion, cela n'en finissait plus ou cela finissait très mal. Un jour mon père coupa court à une altercation naissante : « Ecoute, me dit-il, va dans ma chambre, entre sans frapper à la porte, va jusqu'au grand fauteuil et regarde si j'y suis. Si je n'y suis pas, vois sous la table, puis reviens me le dire ». J'eus quelque peine à descendre de ma haute chaise, puis à monter deux étages, mais l'idée ne me vint pas d'hésiter une seconde. Cela prit du temps mais je finis par reparaître à la salle à manger déclarant gravement à mon père : « Non, tu n'y étais pas ». Puis, voyant rire toute la famille, j'ajoutai consternée : « Tu m'as dit une bêtise ! » Dès ce jour le charme fut rompu et mon père passa au rang de simple mortel. Mais longtemps encore je me suis représenté Dieu avec une barbe blanche et des yeux très bleus. »

Parmi les perfections divines, il en est une dont la notion

présente un contenu psychologique très particulier, c'est celle de *sainteté*. En retracer l'histoire dans la race dépasserait nos compétences : nous verrions la notion du *saint*, d'abord confondue avec celle du *sacré*, enrichir peu à peu sa signification rituelle d'un contenu moral. La proclamation de l'absolue sainteté de Dieu est une des formes les plus caractéristiques de l'adoration (1). Là surtout nous sentons que les éléments effectifs prédominent sur les notions conceptuelles. Essayons néanmoins de fixer celles-ci ; le dictionnaire nous y aidera. *Saint*, lit-on dans Littré (après l'énumération de sens plus rapprochés de l'origine étymologique du mot *sancire* : consacrer), « *saint* : souverainement pur ; il ne se dit en ce sens que de Dieu ».

Nous entendons bien qu'il s'agit de pureté morale. Les classiques du dogme, dont Littré a rendu la pensée, le soulignent dans leurs définitions : « Summa omnisque omnino labis aut vitii in Deo puritas, munditiam et puritatem debitam exigens a creaturis » (2).

La sainteté, perfection morale, se distingue de l'absolue justice et de la toute-bonté, attributs positifs qui caractérisent l'action de la divinité à l'égard des hommes, par quelque chose de négatif qui paraît nécessairement renfermé dans sa définition. Les autres perfections de la divinité élèvent à l'absolu les vertus positives que l'enfant a pu constater chez ses parents, celle-ci paraît obtenue par la voie inverse. Est-il téméraire de mettre cette notion en rapport avec un élément de la crise infantile, que nous avons signalé mais sur lequel nous n'avons pas encore fixé notre attention : l'élément sexuel, et notamment la désillusion, souvent très profonde, que les petits éprouvent en découvrant en quoi consiste l'acte générateur. Cette désillusion va parfois jusqu'à la révolte, affective et intellectuelle à la fois, comme chez

(1) « Heilig ist das Wort der Anbetung und gibt dem was wir bei der Anbetung empfinden sein sprachliches Zeichen ». SCHLATTER, *Das christliche Dogma*, 1911, p. 157.

(2) QUENSTEDT, cité par GREILLAT, *Dogmatique*, I 263.

cet enfant qui, renseigné par un camarade, donna à sa protestation cette expression naïve et touchante : « Ton papa peut-être, mais pas le mien ! »

En contraste avec le père terrestre qui a fait « quelque chose de sale », l'adoration du cœur réclame un Père saint, auquel toute souillure soit étrangère.

Pour recommander notre interprétation il y aurait lieu d'insister d'abord sur l'importance de cette crise dans la vie de l'enfant, notamment sur sa portée intellectuelle, sur les théories, les mythes, les contes (1) qu'il invente pour libérer sa petite âme de l'obsession des réalités entrevues. Il faudrait ensuite montrer quelle étroite relation la théologie chrétienne maintient entre la paternité génératrice et la divinité : le symbole de Nicée insistant sur la génération éternelle du Fils (*genitus non creatus*).

La croyance à la naissance surnaturelle du Christ constitue au transfert que nous venons de décrire un pendant exact : la pureté idéale de la mère terrestre qu'on adore est transportée sur la Mère immaculée.

Pour la sainteté comme pour les autres perfections morales et métaphysiques, c'est à l'adoration de l'enfant pour ses parents qu'il faut remonter, si l'on veut en trouver la source psychologique.

II

En constatant ce transfert affectif d'un objet prochain à un objet lointain nous indiquons la possibilité d'y distinguer des étapes. Nous n'y reviendrons pas. (2)

Ce transfert de sentiment n'aboutit pas toujours ni exclusivement à l'objet transcendant auquel les grandes religions historiques réservent le nom de Dieu. Entre le père

(1) J'en ai cité un dans un article de l'Annuaire de l'Instruction publique en Suisse, 1920, sur *La psychanalyse et l'éducation*.

(2) Non plus qu'à ce qui se retrouve de l'adoration filiale dans l'adoration amoureuse et conjugale.

selon la chair et le Père céleste, il est un intermédiaire auquel vont les mêmes sentiments, que nous appelons dans ce cas tantôt filiaux et tantôt religieux, auquel les mêmes croyances s'attachent : nous voulons parler du patriarche, du chef de tribu, du monarque.

La personne du roi a pour le bonheur ou le malheur de ses sujets une importance extraordinaire. A parler rigoureusement, c'est lui qui règle le cours du monde. Son peuple doit lui rendre grâce non seulement pour la pluie et le soleil qui font croître les fruits de la terre, mais pour le vent qui pousse les bateaux à la côte, pour le sol qu'ils foulent de leurs pieds. Ces rois des primitifs sont dotés d'un pouvoir et d'une faculté de faire le bonheur d'autrui qui n'appartiennent qu'aux dieux. (1)

Que ces sentiments et ces croyances ne soient pas l'apanage exclusif des primitifs, l'histoire entière nous l'enseigne : A toutes les époques nous retrouvons sous des formes à peine variées la trinité du père, du roi et du dieu dans la personne unique du monarque régnant : *Divus Augustus Pater Patriae*, disent les inscriptions romaines. Les Pharaons, Alexandre, les empereurs de Rome, Innocent III et Boniface VIII, Louis XIV et plus près de nous « le petit père le czar » et tous les souverains de droit divin prouvent que les sentiments de vénération auxquels font appel les monarques, ont dans le cœur des racines profondes et permanentes et que partout ces sentiments s'épanouissent naturellement en dogmes d'adoration.

Citons (2) quelques phrases caractéristiques d'un hymne au roi (Ménephtah et Sêti II) conservé par les papyrus d'Égypte : « Tu as la forme de ton père Râ quand il se lève au ciel; tes rayons pénètrent en tout pays; il n'y a point de lieu qui soit privé de tes beautés, car tes paroles règlent les destinées de tous les peuples. Quand tu reposes dans ton palais, tu entends ce qu'on dit en toute contrée, car tu as des millions d'oreilles. Ton œil brille plus qu'étoile au ciel et voit mieux

(1) FREUD, *Totem und Tabu*, citant FRAZER, *Taboo*, p. 7.

(2) D'après MASPERO, *Au temps de Ramsès et d'Assurbanipal*, dans *Lectures Historiques* (Hachette).

que le soleil. Si l'on parle, quand même la bouche qui parle serait dans les murs d'une maison, ses paroles atteignent ton oreille. Si l'un fait quelque action cachée, ton œil l'aperçoit, ô roi, seigneur gracieux, qui donnes à tous le souffle de la vie. »

« Tu es comme Râ, dit encore une stèle de Ramsès II, en tout ce que tu fais, aussi les désirs de ton cœur se réalisent ; si tu souhaites quelque chose pendant la nuit, à l'aube cela est déjà... Petit garçon, avec la tresse pendante sur la tempe, il n'y avait affaire que tu ignorasses. Adolescent, tous les travaux publics se faisaient par ta main... Si donc tu dis à l'eau : « Viens sur la montagne » les eaux célestes sortiront tôt à l'appel de ta bouche. Tes paroles s'accomplissent chaque jour à l'égal de Phtah quand il crée ses œuvres. Comme tu es éternel on agit selon tes desseins et l'on obéit à tout ce que tu dis, sire, notre maître. »

Dans des temps plus modernes le même sentiment religieux et filial à la fois d'un sujet pour son prince constitue ce que nous appelons le *loyalisme*. Encore que les croyances qu'il favorise soient un peu moins paradoxales que l'adoration des Pharaons, il lui est étroitement apparenté. Un psychologue a décrit récemment (1) le loyalisme comme « l'ensemble des inhibitions intellectuelles qu'un homme s'impose pour ne pas perdre la foi qu'il a mise en son idéal de héros » (2) et en a signalé une jolie analyse dans un passage des Mémoires de Marmont (3) :

« En 1792 j'avais pour la personne du roi un sentiment difficile à définir dont j'ai retrouvé la trace et en quelque sorte la puissance vingt-deux ans plus tard, un sentiment de dévouement avec un caractère presque religieux, un respect inné comme dû à un être d'un ordre supérieur. Le mot de roi avait alors une magie et une puissance que rien n'avait altérées dans les cœurs droits et purs. Cet amour devenait une espèce de culte. »

(1) « Die gefühlsmässig erlebte, in der Form einer dauernden Gesinnung konzentrierte Gesamtheit der Denkhemmungen die man sich auferlegt um den Glauben an das in sichtbare Erscheinung getretene Heldenideal nicht zu verlieren. » LORENZ, *Der politische Mythos*, in *Imago* VI (1920), p. 76.

(2) Cette description, pour le dire en passant, rappelle singulièrement und définition naïve de la religion donnée naguère par un écolier : « La foi c'est quand on croit ce qu'on sait ce qui n'est pas vrai ». L'une et l'autre mettent bien en lumière ces inhibitions de pensée d'origine affective.

(3) Maréchal MARMONT, *Mémoires*, I, 24-25.

Plus près de nous encore dans le temps et dans l'espace, il vaut la peine de relire (1) les hymnes que certains Neuchâtelois de 1831 entonnaient en l'honneur de leur souverain au moment même où son gouvernement se montrait totalement sourd aux revendications du pays.

« ...C'est notre prince, c'est notre père ; il nous aime comme on aime un fils unique ; il épie nos besoins, nos désirs ; invisible pour nous, il ne nous fait, comme la Providence, sentir sa présence que par des bienfaits... »

Si le culte de la Vierge doit être mis en parallèle avec l'adoration du Dieu Saint, le *patriotisme* constitue au loyalisme un pendant de même espèce : la patrie est la mère comme le souverain est le père, (2) sur elle aussi se reportent les puissances d'amour de l'enfant.

Il n'est pas question de rechercher ici les origines et d'écrire l'histoire de l'idée ou plutôt du sentiment de patrie. (3) Marquer la place qu'y tient la piété filiale est superflu, cela est donné dans le mot même. Sans doute il y aurait une foule de nuances à indiquer. Bornons-nous à relever que les premières expressions pour ainsi dire modernes, du patriotisme dans l'antiquité grecque mettent le devoir de défendre la terre natale en rapport avec un mythe dans lequel cette terre apparaît comme une mère au sens quasi littéral du mot. (4)

« Il nous faut, dit Platon, persuader aux magistrats, aux guerriers puis au reste des citoyens, qu'ils ont été vraiment façonnés et nourris dans les entrailles de la terre avec tout ce qui leur appartient, qu'ils étaient complètement modelés lorsque la terre, leur mère, les a mis au jour et que maintenant c'est leur devoir de défendre le pays comme leur mère et leur nourrice, si quelqu'un l'attaque et de consi-

(1) Dans la belle *Histoire de la révolution neuchâteloise*, d'Arthur PIAGET, p. ex. III, p. 86, 94 et *passim*.

(2) Voir les strophes de Heyse et de Geibel citées par LORENZ loc. cit.

(3) Une étude psychologique du patriotisme a été tentée récemment par le P. de MUNYNGK dans la *Suisse latine* I.

(4) PLATON, *Rep.* III 414 DE.

dérer les autres citoyens comme les frères qu'ils leur sont, nés de la terre comme eux.»

Ce qui nous intéresse ici, c'est la relation qui existe entre le sentiment patriotique et cette autre altération du sentiment filial, le sentiment religieux, car leur commune origine est de nature à nous expliquer dans une large mesure et leur alliance et leur rivalité dans l'âme humaine.

Relevons d'abord dans la société religieuse qu'est l'Eglise les sentiments qui correspondent exactement au loyalisme et au patriotisme. Tous deux sont nettement colorés par la piété filiale : d'une part la déférence envers le supérieur ecclésiastique, le Saint Père, le pape, d'autre part l'attachement tendre, passionné à la Mère spirituelle, à l'Eglise. Tous deux, est-il besoin de le rappeler, attribuent à leurs objets des perfections absolues et paradoxales : infailibilité, éternité, etc., etc.

Mais il y a plus : le sentiment religieux et le sentiment patriotique ont été très souvent confondus. L'un et l'autre étant des sentiments de famille, ils se sont fréquemment identifiés pour la collectivité. Religions nationales et patriotismes religieux abondent dans l'histoire. Sans doute un moment est venu où, notamment à l'école des prophètes d'Israël, la conscience de l'humanité a distingué les deux notions. Certain patriotisme lui est apparu alors comme la forme moderne de l'idolatrie, du culte de faux dieux. (1) On nous citait naguère le mot d'un collaborateur berlinois de cette Revue : « Quand on étudiera plus tard la religion du peuple allemand pendant la guerre, on verra qu'elle était en recul sur celle d'Israël à l'époque des patriarches ».

Les ressemblances psychologiques et les contrastes moraux des deux sentiments ont été puissamment mis en lumière dans cette Revue même (2) par M. Maurice Neeser. C'est que dans l'individu, en effet, les deux sentiments

(1) Cf. Félix BOVET, *Pensées*, 106-108.

(2) N° 12. *La morale évangélique et la guerre*.

peuvent s'identifier, se substituer l'un à l'autre de la façon la plus complète. Comment lire par exemple l'hymne de Robert Dubarle *A la patrie* autrement que comme un acte d'entière consécration religieuse ?

L'« adoration » patriotique a les mêmes conséquences intellectuelles que les autres. Quelque contraste qu'il en résulte avec les faits, elle ne peut s'empêcher d'élever à l'absolu les perfections qu'elle attribue à l'objet de son amour. Elle parle de la France « éternelle », elle exalte l'Allemagne « par dessus tout », elle situe la patrie anglaise « au delà du bien et du mal » (*Right or wrong my country*) et si ces expressions ont quelque chose de touchant, c'est qu'on sent au-dessous d'elle une intensité extraordinaire de sentiment désintéressé.

Le simple fait que la patrie est toujours aperçue comme une mère mérite d'être souligné. Nous pourrions tout aussi bien justifier notre attachement au sol natal comme à la terre de nos fils et faire de la patrie notre fille. Mais nous sentons instinctivement que cette conception pragmatique, plus morale peut-être, du patriotisme en serait une altération profonde. La patrie-fille choque notre sentiment patriotique de la même façon que le jeune Dieu conquérant de Wells déconcerte notre sentiment religieux. L'un et l'autre sont, par essence, des sentiments filiaux, respectueux.

L'étroite parenté des deux sentiments ne se manifeste pas seulement dans les âmes qui s'abandonnent à tous les deux à la fois (religion patriotique) ou à un seul d'entr'eux à l'exclusion de l'autre (anti-patriotisme religieux), mais dans celles qui résistent à l'un et à l'autre.

« Ni Dieu, ni Maître » ; l'origine de cette formule est dans un rébellion de l'âme enfantine contre l'autorité paternelle. Un auteur contemporain faisant la psychologie des mouvements révolutionnaires décrit l'état d'âme de l'Allemagne d'aujourd'hui comme celui d'une société sans père (1). Heu-

(1) FEDERN, *Zur Psychologie der Revolution. Die vaterlose Gesellschaft*. Vienne 1919. Voir *Imago*, VI, I, p. 91.

reuse la France, dit-il, qui au moment même où elle perdait sa dévotion traditionnelle à ses souverains a senti surgir en elle l'amour sacré de la patrie. Il lui a tenu lieu et de piété filiale et de foi religieuse.

Si les relations que j'ai cherché à faire voir entre le sentiment filial et les sentiments loyalistes et patriotiques sont, comme je le crois, fondées sur une identité psychologique foncière, des problèmes d'éducation se posent nombreux. Les faits dont nous disposons ne me paraissent pas encore assez clairs pour que nous en déduisions avec assurance des applications pédagogiques. Elles ne seraient d'ailleurs pas à leur place ici.

III

Qu'on nous permette plutôt, pour répondre à une question qui nous a été posée à plus d'une reprise, de quitter le terrain des explications scientifiques pour celui des jugements de valeur, et d'envisager brièvement la portée philosophique de la théorie que nous proposons.

Faire du sentiment religieux une altération de l'amour filial, expliquer les perfections que l'homme prête à la divinité par la projection sur un objet lointain des attributs que l'enfant confère d'abord aux êtres qu'il chérit, cela peut sembler une doctrine fatalement positiviste aboutissant à dénier toute réalité à l'objet de l'adoration religieuse.

C'est sous cet angle-là, par exemple, que Jung, l'illustre émule zurichois de Freud, nous présente les choses :

« Envisagée comme sublimation de la libido incestueuse (1), la foi au symbole religieux n'est plus un idéal moral. C'est en effet une transformation inconsciente de vœux incestueux en représentations et en actions symboliques qui induit les hommes en erreur, de telle sorte que le Ciel leur semble un Père, la Terre une Mère et les hommes qui y vont et viennent des enfants, nos frères et sœurs. Cela permet à l'homme d'y

(1) Nous dirions plus doucement : « de l'amour filial ».

rester aussi enfant que jamais, et d'y satisfaire ses souhaits incestueux sans le savoir. Cet état serait indubitablement idéal, s'il n'était enfantin, c'est-à-dire si cet état ne se trouvait pas n'être qu'un vœu borné qui maintient l'homme à l'état d'enfant.

Le Ciel n'est pas un Père, la Terre n'est pas une Mère, les hommes ne sont pas des frères et des sœurs. Il y a plus : tout cela représente également des puissances hostiles, et nous en deviendrons d'autant plus sûrement la proie que nous nous remettrons avec plus de confiance et moins de réflexion aux prétendues mains paternelles (1).

Pour nous, disciple de Flournoy, nous demeurons convaincu que la foi n'a rien à craindre de la psychologie de la religion. De par ses ambitions même, la psychologie religieuse est tenue d'appliquer ce que notre maître a appelé le « principe d'exclusion de la transcendance ».

Notre recherche aboutit en effet — soit dit en toute modestie et dans le seul but d'illustrer notre pensée — à un résultat comparable à celui de la critique kantienne. Comme l'espace et le temps sont inséparables de toute intuition sensible, le sentiment religieux, prolongement de l'amour filial, est indéracinablement ancré dans toute âme humaine. Point n'est besoin de passer une revue complète des rites et des croyances de toutes les tribus de la terre pour proclamer l'universalité du sentiment religieux : il est empiriquement nécessaire. La psychologie ne saurait en dire davantage. L'objet de ce sentiment échappe à son analyse ; elle laisse la question ouverte.

Nous ne saurions interdire à Jung ou à d'autres de partir de la seule *libido* du nourrisson pour résoudre les grands problèmes métaphysiques. On peut prendre son point de départ, son point d'appui, dans la crise intellectuelle d'un enfant de cinq ans. Mais l'on peut aussi, en toute liberté, choisir de le chercher plus haut, remonter de la piété filiale à l'amour maternel qui l'a fait naître, chercher le sens de cet instinct maternel à l'origine même des choses, et voir ainsi dans les faits que nous avons réunis une nouvelle occasion

(1) JUNG, *Symbole und Wandlungen der Libido*.

d'appliquer deux paroles fameuses : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » « Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier. »

Jung voit dans l'abandon du croyant aux « prétendues mains paternelles » non seulement une illusion, mais une illusion dangereuse. En opposition flagrante avec la parole évangélique il nous engage à ne pas demeurer des enfants. Mais le jugement pragmatique par lequel il termine ne paraît pas plus convaincant que le jugement métaphysique qui l'introduisait. A ne se placer même que sur le terrain des faits immédiatement vérifiables, la confiance ne provoque-t-elle pas la confiance et l'amour l'amour ? N'y a-t-il pas là de quoi faire taire les exhortations à la méfiance des sages de ce monde, de quoi légitimer pleinement l'appel à la confiance enfantine de Celui dont le sentiment religieux s'est par excellence identifié avec le sentiment filial ?

PIERRE BOVET.
